Les langues d'Aharon Appelfeld

Michèle Tauber

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/642>

DOI : 10.4000/tsafon.642

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2018

Pagination : 147-150

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Michèle Tauber, « Les langues d'Aharon Appelfeld », *Tsafon* [En ligne], 75 | 2018, mis en ligne le 06 mai 2019, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/642> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.642>

Hommage

Les langues d'Aharon Appelfeld

Michèle Tauber*

En prélude à cet hommage à l'écrivain israélien Aharon Appelfeld (16 février 1932-4 janvier 2018), un ami de vingt ans, voici le récit de notre première rencontre.

J'ai rencontré Aharon Appelfeld pour la première fois en 1999. Je rédigeais ma thèse de doctorat sur les langages de la mémoire au miroir des langages de la nature dans son œuvre. Il m'avait donné rendez-vous au Café Anna Tikho à Jérusalem. Donner rendez-vous dans un café peut sembler banal pour un lecteur français, mais pour Aharon Appelfeld le café, et celui-là en particulier, n'était pas un lieu comme les autres. La plupart de ses œuvres ont été rédigées à la main dans des cafés de Jérusalem que l'écrivain choisissait pour leur ambiance *Mitteleuropa*. Bien que coupé brutalement de cet environnement dès l'âge de huit ans, Aharon Appelfeld avait gardé en mémoire l'atmosphère feutrée, silencieuse et élégante de ces établissements qu'il avait fréquentés tout enfant à Tchernowitz, sa ville natale, alors surnommée « la petite Vienne ». Il en avait retrouvé à plusieurs reprises l'équivalent à Jérusalem, le dernier en date étant ce Café Anna Tikho, qui faisait partie de la maison-musée du couple Avraham et Anna Tikho, lui ophtalmologiste et elle artiste-peintre. Appelfeld se sentait tellement en sécurité et inspiré dans ces endroits pourtant publics qu'il a écrit un

* Université Paris 3 - Sorbonne nouvelle et Institut universitaire Élie Wiesel.

ouvrage intitulé : *La journée est encore longue*¹, avec comme sous-titre : « Jérusalem, la mémoire et la lumière », qui relate ses premières années d'écriture et de rencontres dans les cafés de la ville. Il avait trouvé dans ces lieux de l'intime un point d'observation idéal pour créer les personnages de ses nouvelles puis de ses romans.

Pour ce premier rendez-vous, j'avais préparé toute une liste de questions et à ma grande surprise c'est moi qui me suis retrouvée interviewée ! Aharon Appelfeld possédait en lui cette qualité rare d'être intéressé par tout interlocuteur qui se présentait devant lui. Dès les présentations faites, il a enchaîné en me demandant où j'étais née, d'où venaient mes parents, ce qu'ils avaient fait pendant la guerre, mon lien avec l'hébreu et le yiddish, etc. L'être humain, l'individu, était le centre de ses préoccupations et de son écriture. La douceur de sa voix et celle qui émanait de toute sa personne vous portait immédiatement à vous confier à ce petit monsieur, aux yeux pétillants de malice et à l'hébreu aux sonorités *Mitteleuropa*. Cet hébreu dont les accents mêlés d'allemand, de russe et de roumain évoquait instantanément quelques-unes des langues qui avaient baigné sa petite enfance.

« Nombreuses sont les voies qu'emprunte un Juif pour rentrer chez lui », affirmait Aharon Appelfeld en 2001². Il s'agit, bien entendu, d'un retour spirituel aux sources juives qui, aux yeux de l'écrivain, sont les seules à offrir à l'individu juif la connaissance de lui-même. Le *gnôthi séauthon* juif, « connais-toi toi-même », passe par une « connexion », un rattachement aux racines ancestrales.

En s'inspirant de cette citation, on pourrait dire, en ce qui concerne la langue d'Aharon Appelfeld : « Nombreuses sont les langues qu'emprunte un Juif pour rentrer chez lui ». Pour l'écrivain, le point de départ de son écriture est lié à une disparition totale, absolue, non seulement des êtres chers mais aussi de la langue maternelle et des langues apprises, entendues dans le cercle familial. Quel moyen alors, quelle voie emprunter pour retrouver l'accès à ce monde englouti, par quel langage le faire revivre ?

¹ *'Od ha-yom gadol*, Éditions Keter-Yad Yitshak Ben Tsvi, Jérusalem, 2001. Cet ouvrage est illustré par des œuvres de Méir Appelfeld, fils de l'écrivain. (Inédit en français. Édition anglaise : *A Table for One*, Toby Press, 2005).

² Ouverture du 13^e Congrès d'Études juives, Jérusalem, 12 août 2001.

C'est là que se trouve la pierre angulaire du cheminement littéraire d'Aharon Appelfeld. Plusieurs langues l'ont marqué de leur empreinte dans son enfance : deux langues juives, l'hébreu et le yiddish, et l'allemand, sa langue maternelle, à la fois aux antipodes des deux premières et intimement mêlée à l'éclosion de la langue yiddish, langue juive par excellence.

Lorsque vient pour Appelfeld le moment de prendre la plume pour « rentrer chez lui », il compose dans un premier temps de la poésie en yiddish. Il découvre alors que cette langue représente une passerelle précieuse : née à la fois de mère allemande et de père hébraïque, elle seule est à même de tisser le lien indispensable entre l'Europe juive germanophone d'avant-guerre et l'État d'Israël hébraïsant où les personnages d'Appelfeld déambulent tels des exilés en terre étrangère.

Grâce au yiddish, « sœur jumelle » de l'hébreu – l'expression est d'Appelfeld – le jeune écrivain opte pour une langue à la fois ancestrale et en même temps tout à fait neuve puisqu'elle incarne une langue étrangère apprise à l'âge de quatorze ans. En outre l'hébreu éveille chez Appelfeld « une mélodie oubliée », tout droit sortie des prières de ses grand parents auxquelles précisément il n'avait pas accès. Dans *Histoire d'une vie*, l'écrivain évoque un souvenir de sa petite enfance : âgé de six ans, il accompagne son grand-père à un office de shabbat dans la petite synagogue du village :

Grand-père [...] se penche et me montre le livre de prières. Des lettres grandes et noires pointent sur ses pages jaunes. [...] Je ne comprends rien. [...] C'est la maison de Dieu et les gens viennent ici pour sentir Sa présence. Je suis le seul à ignorer la façon dont on s'adresse à lui. Si je parvenais à lire le livre de prières, je verrais moi aussi les prodiges et les mystères.³

Ainsi, l'appropriation de l'hébreu par Appelfeld est le fruit d'un paradoxe : tout enfant, la langue lui apparaît d'abord sous un jour menaçant pour la simple raison qu'elle lui est inconnue et semble par conséquent hostile. Mais simultanément, il a l'intuition qu'il s'agit là d'une langue de « merveilles et de mystères » dont la connaissance lui offrira la révélation divine. Bien plus tard, Appelfeld 'adopte' la langue de son aïeul en la marquant au coin de sa poétique personnelle. Il dote la langue, « sa » langue, de colorations nouvelles, créant des images et des métaphores complètement inédites. De nouveaux langages émergent, évoquant non seulement la mémoire de l'enfance, mémoire individuelle,

³ Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Paris, L'Olivier, 2004, p. 20-21.

mais aussi la mémoire de cent ans de judaïsme en Europe centrale et orientale. La langue hébraïque fait ainsi résonner, sous la plume d'Appelfeld, bien d'autres langues qui sont tout autant de voies et de chemins qui ramènent l'écrivain juif chez lui, « à la maison », comme il le dit lui-même. Et le paradoxe surgit à nouveau dans toute sa fulgurance : la langue ancestrale du peuple juif, rescapée de toutes les destructions, reprend le flambeau du judaïsme pour se faire le héraut de la vie juive en Europe centrale tout au long du XX^e siècle. C'est dans une langue dont la résurrection tient du miracle, les « merveilles et le mystère » pressentis par Appelfeld enfant, que l'écrivain fait évoluer ses personnages dans un univers où les vernaculaires furent l'allemand, le yiddish, le russe, le roumain, pour n'en citer que quelques-uns.

Et si la Shoah occupe une place importante dans l'œuvre d'Appelfeld, elle figure essentiellement en filigrane, dans le non-dit et ne fait jamais l'objet de descriptions directes et détaillées. L'auteur lui-même refuse la dénomination « d'écrivain de la Shoah », son propos étant, avant tout, de « rentrer chez lui » et de faire revivre ce « chez lui » qui n'existe plus. Dans une interview avec Gershon Shaked il dit :

Pour moi, écrire, c'est chercher un foyer. Je suis arrivé dans ce pays – Israël – quand j'étais adolescent, je n'avais pas de parents, pas de langage. L'écriture est ainsi devenue une sorte de quête de moi-même. [...] Plus tard, j'ai pris conscience que cela ne me suffisait pas, que ce pays n'était pas mon foyer, et je me suis alors tourné vers mes parents [...] puis vers mes ancêtres. [...] Ainsi, mes écrits me révélèrent à moi-même, à des niveaux et en des lieux différents.⁴

Cette recherche, cette quête d'un univers perdu avec l'aide de l'hébreu fait de celui-ci, nouveau paradoxe, une langue de l'exil plongée dans un espace-temps souvent « trans-historique », pour reprendre le qualificatif de Hanna Yaoz. Mais dans le même temps, cette approche littéraire permet de sortir du factuel, de l'événementiel, de la simple chronique, pour accéder à une dimension littéraire universelle en faisant « parler » à travers l'hébreu toutes les langues européennes déjà mentionnées. Elle consacre du même coup la langue ancestrale comme haut lieu du syncrétisme linguistique et fait d'Aharon Appelfeld le continuateur de la grande lignée des écrivains hébraïques tels que Mendele, Brenner, Gnessin, Feierberg et Agnon.

⁴ Gershon Shaked, *La prose hébraïque : 1880-1980*, T. 5, Keter, Tel-Aviv, 1998 (héb.), p. 236.